

**Mirabeau**

# HIC ET HEC

OU L'ART DE VARIER LES PLAISIR DE L'AMOUR

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France



# EXTRAIT

DOMINIQUE LEROY ebook

## Dans la même collection :

Chez la même éditrice, ouvrages disponibles en version numérique ([cliquer sur le lien pour atteindre les fiches des ouvrages](#)) :

Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Marquise de Mannoury]  
[Les Cousines de la colonelle](#)

Louise Dormienne [Renée Dunan]  
[Les Caprices du sexe ou Les Audaces érotiques de mademoiselle Louise de B...](#)

Alexandre Dumas  
[Le Roman de Violette](#)

Miss Clary F...  
[Petites alliées](#)

Mirabeau  
[Hic et Hec ou L'Art de varier les plaisirs](#)

Nicolas-Edme Restif de la Bretonne  
[L'Anti-Justine ou Les Délices de l'amour](#)

Claude Seignolle  
[Sexie ou L'Éloge de la nymphomanie](#)

Spaddy [Renée Dunan]  
[Colette ou Les Amusements de bon ton Dévergondages](#)

Oscar Wilde  
[Teleny](#)

Honoré-Gabriel Riquetti,  
comte de Mirabeau

# Hic et Hec

ou L'Art de varier les plaisirs de l'amour

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

**DOMINIQUE LEROY eBook**

Collection créée par J.-M. Lo Duca

Couverture et illustrations par Le Loup

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à l'adresse suivante :

email : [contact@dominiqueleroy.fr](mailto:contact@dominiqueleroy.fr)

Site internet : <https://www.dominiqueleroy.fr/>

*Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.*

*All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.*

© 2001-2019 by Éditions Dominique Leroy, Paris, France

ISBN (Multiformat numérique) : 978-2-37433-210-9

Date de parution, deuxième édition numérique : avril 2019

HIC-ET-HEC  
OU  
L'ÉLÈVE  
DES RR. PP. JÉSUITES



D'AVIGNON.

Orné de Figures.



---

TOME I.

---

A BERLIN.

---

1798.

# TABLE

Titre de la première partie (*fac-similé*)

Préface

Première partie

Deuxième partie

## Préface

« *Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.* » C'est par cette apostrophe adressée au marquis de Dreux-Brézé que Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, alors député du Tiers État, se rendit célèbre le 23 juin 1789 à l'Assemblée nationale.

Homme politique et écrivain, orateur brillant, d'une intelligence remarquable, il participa à la rédaction de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* et œuvra à la libéralisation de la presse avec la création de sa gazette, le *Courrier de Provence*, dans laquelle il publiait le compte rendu des séances de l'Assemblée nationale. Interdite dès les premières livraisons, elle parut cependant jusqu'en septembre 1791. Ce grand tribun, d'une laideur fascinante, demeure un redoutable séducteur ; il eut une vie privée très chaotique qui sera en quelque sorte le prologue de son œuvre libertine.

Né le 9 mars 1749 au château de Bignon dans le Gâtinais (Loiret), il eut une adolescence orageuse, son père le détestait et le fit plusieurs fois emprisonner par lettres de cachet.

Incarcé au château d'If, puis transféré au fort de Joux à Pontarlier en 1776, c'est là qu'il fit la connaissance de Sophie de Ruffey, l'épouse du sexagénaire marquis de Monnier, premier président à la Cour des comptes de Dole. Les amants s'enfuirent en Suisse et aux Pays-Bas, mais rattrapé par la fureur

du mari outragé et la haine de son père, Mirabeau fut enfermé au donjon de Vincennes où il séjourna près de quatre ans, de mai 1777 à décembre 1780.

Les écrits de Mirabeau en prison pendant cette période furent politiques et pamphlétaires, il rédigea son *Essai sur les lettres de cachet et les prisons d'État* (publié en 1782 par Jean-Zacharie Malassis) ainsi que ses fameuses *Lettres à Sophie* (publiées en 1792), mais ils furent aussi libertins, il écrivit pendant son incarcération son premier texte érotique, *Ma conversion ou le libertin de qualité* paru en 1783 avec pour sous-titre *Confidences d'un prisonnier au château de Vincennes écrites par lui-même*. Il en cite un extrait dans sa lettre du 2 février 1780 à Sophie.

« *Ce que je ne t'envoie pas, c'est un roman tout à fait fou que je fais, et intitulé Ma conversion. Le premier alinéa te donnera une idée du sujet, et t'apprendra en même temps quelle fidélité je te prépare :*

— *Jusqu'ici, mon ami, j'ai été un vaurien ; j'ai couru les beautés ; j'ai fait le difficile : à présent, la vertu rentre dans mon cœur ; je ne veux plus [foutre] que pour l'argent ; je vais m'afficher étalon juré des femmes sur le retour, et je leur apprendrai à jouer du [cul] à tant par mois.*

*Tu ne saurais croire combien ce cadre, qui ne semble rien, amène de portraits et de contrastes plaisants ; toutes les sortes de femmes, tous les états y passent tour à tour ; l'idée en est folle, mais les détails en sont charmants, et je te le lirai quelque jour, au risque de me faire arracher les yeux. J'ai déjà passé en revue la financière, la prude, la dévote, la présidente, la négociante, les femmes de cour, la vieillesse. J'en suis aux filles ; c'est une bonne charge et un vrai livre DE MORALE. »*



C'est toujours à Vincennes qu'il écrit son essai traitant de la sexualité dans l'Antiquité, *Erotika Biblion*, qui passe en revue l'onanisme, la bestialité, la pédérastie, le lesbianisme et autres pratiques sexuelles à la manière des célèbres *Manuels des confesseurs*. Mirabeau le décrit dans sa lettre à Sophie de Ruffey, le 21 septembre 1780.

« *Je comptais t'envoyer aujourd'hui, ma minette bonne, un nouveau manuscrit, très singulier, qu'a fait ton infatigable ami ; mais la copie que je destine au libraire de M. B... n'est pas finie... Il t'amusera : ce sont des sujets bien plaisants, traités avec un sérieux non moins grotesque, mais très décent. Crois-tu que l'on pourrait faire, dans la Bible et l'Antiquité des recherches sur l'Onanisme, la Tribaderie, etc., etc. ; enfin sur les matières les plus scabreuses qu'aient traitées les casuistes, et rendre tout cela lisible, même au collet le plus monté, et parsemé d'idées assez philosophiques ?* »

Puis, il écrit également à Vincennes *le Rideau levé ou l'éducation de Laure* (publié pour la première fois en 1786, toujours par Jean-Zacharie Malassis, grand-père de l'éditeur de Baudelaire, Auguste Poulet-Malassis). Ce livre est en quelque sorte un roman pédagogique à la manière d'*Émile* et un roman autobiographique à la manière de *la Vie de mon père*. Mirabeau y dit déjà, avant Fourier, que toutes les pratiques sexuelles sont possibles alors qu'elles s'accompagnent d'une bonne éducation et du bonheur d'aimer tendrement. Après avoir partagé un hédonisme priapique, Laure enfin dit à sa tendre amie et confidente : « *Tu connais ton pouvoir sur moi ; tu sais combien je te chéris ; tu réunis aujourd'hui tous les sentiments de mon cœur. Je t'apporterai un bijou semblable à celui de Valsay, mais moins dangereux ; s'il n'est moins naturel... J'irai à mon tour essayer tes*

*pleurs. Oui, tendre amie, oublions l'univers, pour ne nous en tenir qu'à nous-mêmes. »*

Quant à *Hic et Hec ou l'Élève des RR. PP jésuites d'Avignon*, il ne fut publié qu'après la mort de Mirabeau. En effet, revenu aux affaires, il préféra sans doute passer sous silence ce petit chef-d'œuvre de littérature coquine. Dans leur catalogue de 1919, Apollinaire, Fleuret et Perceau nous confirment cette opinion : « *Si Hic et Hec est réellement de Mirabeau, il faut croire qu'après l'avoir confié à un libraire, l'amant de Sophie fit défense qu'on le publiât. Le grand tribun n'avait plus besoin de sa plume pour vivre. Le libraire conserva sans doute une copie du manuscrit et le fit paraître après la mort de Mirabeau.* » Mais depuis, tous les bibliographes de littérature érotique attribuent sans équivoque ce roman à Mirabeau, et dans son *Dictionnaire des œuvres érotiques* (1971), Pascal Pia écrit : « *Roman attribué à Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau. Publié en 1798. — Histoire édifiante et véritable du charmant Hic et Hec qui, tout jeune, connut son premier plaisir en recevant les verges d'un père jésuite. Ils en vinrent vite aux pratiques homosexuelles. Puis, il fut placé comme précepteur du fils d'une charmante femme, prompt à s'abandonner et à s'animer. Quand l'époux les découvrit, au lieu de s'emporter, il se joignit à eux : pédérastie, figures de groupe, sodomie, la belle dame découvrant avec ravissement qu'à défaut de porte cochère, on peut entrer par le guichet. La jeune et belle servante est bientôt déflorée, initiée à la volupté et admise aux plaisirs du trio. Tous ces amis aiment augmenter leur jouissance par la fustigation... »*

A l'apogée de sa carrière politique, il venait d'être nommé à la présidence de l'Assemblée, Mirabeau mourut brutalement le 2 avril 1791. Il fut inhumé au Panthéon, ses funérailles furent nationales, seul Marat

s'insurgea. Mais deux ans après, on retrouva les preuves de sa vénalité et on transféra son corps au cimetière de Clamart.

L'œuvre érotique de Mirabeau est empreinte d'une savoureuse atmosphère de libertinage, au sens du XVIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où les esprits éclairés tenaient pour droit naturel et inaliénable la recherche du plaisir physique, au même titre que celui du bonheur ou de la liberté. En cette presque fin de siècle où la machine à vapeur vient de rugir, où le premier aérostat de MM. de Montgolfier vient de s'élever dans le ciel et où Diderot continue de rédiger l'*Encyclopédie* (à laquelle participa Mirabeau), ces écrits coquins veulent nous dire que le Bien et le Beau sont les principes d'une morale de la nature, et que, pour les femmes et les hommes libres, la recherche consciente et joyeuse de la volupté ne peut que donner du sens à l'existence.

Dominique Leroy



## Première partie

Je dois le jour à une distraction d'un R. P. jésuite d'Avignon, qui, se promenant avec ma mère, blanchisseuse de la maison, quitta dans l'obscurité le sentier étroit qu'il parcourait d'ordinaire en faveur de la grande route qui lui était peu familière.

À peine avais-je six ans que sa tendresse paternelle me fit admettre par charité dans les basses classes ; j'y rendais tous les services qu'on pouvait attendre de mon âge, et grâce aux heureuses dispositions dont la nature m'avait doué, je profitai ; à douze ans, je pus balayer la troisième et faire les commissions du père Natophile, qui en était régent.

J'étais précoce en tout, ma taille était élancée et svelte, mon visage rond et vermeil, mes cheveux châtain brun et mes yeux noirs, grands et perçants me faisaient paraître plus âgé que je n'étais : on me prenait pour un enfant de quatorze ans.

La bassesse de mon origine, la pauvreté de ma parure, m'avaient éloigné de toute intimité avec mes camarades de classe, et par conséquent de la corruption, et je donnais tout mon temps à l'étude. Le régent, satisfait de mes progrès, me prit en affection, me chargea du soin d'arranger sa chambre, de faire son lit et de lui porter tout

ce dont il avait besoin ; et pour ma récompense, il me donnait des leçons particulières après la classe, et me faisait lire dans sa chambre des auteurs qu'on n'explique pas en public.

Un jour, j'avais plus de treize ans alors, il me tenait entre ses jambes pour me suivre des yeux dans l'explication de la satire de Pétrone ; son visage s'enflammait, ses yeux étincelaient, sa respiration était précipitée et syncopée ; je l'observais avec une inquiète curiosité qui, divisant mon attention, me fit faire une méprise.

— Comment, petit drôle ! me dit-il d'un ton qui me fit trembler, un sixième ne ferait pas une pareille faute ; vous allez avoir le fouet.

J'eus beau vouloir m'excuser et demander grâce, l'arrêt était prononcé ; il fallut bien me soumettre. Il s'arme d'une poignée de verges, me fait mettre culotte bas, je me jette sur son lit, et de peur que je ne me dérobe au châtement, il passe son bras gauche autour de mes reins, de façon que sa main empoigne un bijou dont j'ignorais encore l'usage, quoique sa dureté momentanée, depuis plus d'un an, m'eut donné à penser.

— Allons, petit coquin, je vais vous apprendre à faire des solécismes.

Et il agite légèrement les verges sur mes jumelles, de manière à les chatouiller plutôt qu'à les blesser. La peur ou le doux frottement de sa main fit grossir ce qu'il tenait.

— Ah ! petit libertin, qu'est-ce que je sens là ? Ah ! vous en aurez d'importance.

## Deuxième partie

J'avais, dit-il, seize ans ; j'étais assez joli, et ma tante, chez qui je passais communément les vacances à sa terre, s'amusait souvent à m'habiller en fille, et faisait prendre mes habits à Faustine, sa fille ; elle était de mon âge, avait la taille élancée, et, pour la tournure et les grâces, ressemblait beaucoup à la gentille Babet. Ces travestissements avaient établi entre nous une liberté dont nous ne manquâmes pas de profiter. Faustine avait du tempérament comme Babet ; j'étais ardent comme Hic et Hec. Ma tante n'était pas ombrageuse ; son directeur la consolait de l'ennui de son veuvage, et quand il venait passer quelques jours au château, nous étions encore plus libres, ma tante désirant jouir dans la retraite des pieuses exhortations du saint homme. Nous allions souvent nous promener en cabriolet, ma cousine et moi, dans les maisons du voisinage : il nous était même permis de découcher quelquefois, le voisinage étant habité par des amis de ma tante. Un jour que le père en Dieu était à la maison, il nous prit fantaisie d'aller nous promener, ma sœur et moi (c'est ainsi que je nommais Faustine) ; la fontaine de Vaucluse était l'objet de notre curiosité, et nous dûmes à ma tante que nous reviendrions coucher à moitié chemin, chez une vieille parente qu'elle aimait

beaucoup. Nous nous arrê tâmes dans un cabaret, à deux lieues de la route, pour déjeuner. Pendant qu'on le préparait, l'idée me prit de troquer d'habits avec Faustine, qui m'avait paru la veille charmante en abbé.

— Volontiers, si cela t'amuse, mon frère, me dit-elle ; mais je n'ai point ici ma femme de chambre, comment ferons-nous ?

— Bel embarras, je t'en servirai.

— Oui, mais la décence !

— Qui est-ce qui le saura ? tu ne te méfies pas de moi ?

— Non, sans doute ; mais cependant je ne voudrais pas que tu visses tout à fait...

— Comme tu es faite, n'est-ce pas ? va, je m'en doute.

— Je le crois bien ; mais...

— Tu te doutes bien comme je suis.

— J'en ai quelques idées, mais point de certitude.

— Et qui nous empêche de satisfaire notre curiosité ?

— Mais maman...

— Crois-tu qu'elle se gêne avec le révérend père Cazzoni !

— Oh ! je ne veux pas pénétrer ses secrets.

— Nous ne l'instruirons pas non plus des nôtres ; allons, quitte tes jupes et ton corset.

— Au moins tu seras sage.

— Oui, mais je veux tout voir.

— Soit, mais tu satisferas aussi ma curiosité ?

— De toute mon âme ; mais tu n'en diras rien ?



— Non, jamais, ni toi non plus.

— Je te le jure !

Et nous voilà à nous déshabiller avec empressement ; mon habit était à bas, son fichu et son corset étaient enlevés, nous commençâmes par comparer nos seins.

— Ah ! Faustine, les deux charmants hémisphères, que ces boutons qui représentent les pôles sont frais et vermeils, que ces veines bleues relèvent l'éclat de cet albâtre sur lequel elles sont tracées, et je serrais ces charmantes fraises entre mes lèvres caressantes.

— Finis donc, mon frère ; tu me jettes dans un trouble... je ne pourrais pas finir de me déshabiller.

J'obéis en la dévorant des yeux.

— Mais travaille donc aussi, dit-elle, d'un ton impatient : tu ne fais que me regarder, et je serai déjà toute nue que tu auras encore ta culotte.

Je fis ce qu'elle ordonnait, et j'avais ôté mon caleçon qu'à l'instant ayant enlevé ses jupes, elle se dépouillait de sa chemise ; nos yeux se portèrent simultanément vers le point central.

— Ah ! que c'est joli, m'écriai-je en portant une main avide sur la mousse naissante qui commençait à couvrir le portique du plus joli temple de l'amour !

— Ah ! que c'est beau, dit-elle en serrant dans sa main l'image brillante du serpent qui tenta notre première mère ; comme cela est dur ! cela se découvre, et ce qui est au-dessous, à quoi cela sert-il ?

Ses attouchements me mettaient dans un état qui ne me permettait pas de lui répondre. Et de mon côté j'examinai l'objet intéressant qu'elle offrait à ma vue ; j'avais commencé par fermer la porte au verrou et je la décidai sans peine à se placer sur le lit pour que nous puissions réciproquement continuer notre examen.

— Cela, lui dis-je, est destiné par la nature à s'ajuster dans la partie où je tiens mon doigt.

— Ah ! comme ce doigt me chatouille ! regarde.

— En effet, veux-tu que j'essaie ?...

— Dam... je le voudrais bien, mais si maman le savait !

— Et qui le lui dira ? ce ne sera pas moi, sûrement.

— Eh bien ! eh bien ! essayons.

— Soit, essayons !

Alors, avec toute la gaucherie de l'ignorance et toute l'ardeur de l'amour, nous cherchons à nous mettre en besogne ; la crainte de blesser Faustine arrêtait mes efforts dès qu'elle témoignait de la douleur ; elle me rappelait, mais toujours la même difficulté se présentait. Enfin, je me souvins qu'au collège mon régent de seconde, voulant badiner avec moi, s'était mis en frais de satire et m'avait appris ce proverbe : *Col patenzia et la supa si chiavarebbe una mosca*. Je pris un morceau de beurre frais qu'on nous avait apporté avec des radis, et grâce à ce secours, je renouvelai mes efforts. Faustine s'arme de courage, résiste sans fuir ; la tête de ma colonne force la barrière ; je redouble, le bélier pénètre,

***Pour poursuivre la lecture, retourner  
sur le site de la librairie numérique pour  
télécharger le livre complet.***

## **Le livre, l'auteur :**

Auteur : Gabriel-Honoré Riquetti,  
comte de Mirabeau

Titre : HIC ET HEC  
ou L'Art de varier les plaisirs de l'amour

« À défaut de porte cochère, on peut entrer par le guichet. »

Le charmant Hic et Hec (Ceci-cela), petit abbé coquin initié dès son plus jeune âge aux plaisirs de la chair par un père jésuite, prône des Évangiles fort libertins.

Très prosélyte de sa Foi voluptueuse, le vigoureux bougre investit l'intimité de tous ceux qu'il rencontre et qu'il sait si bien convertir à sa perverse religion. Nul n'y résiste, car à *l'Art de varier les plaisirs*, Hic et Hec adjoint celui du discours.

Ce curieux personnage est à l'image de son créateur, Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau : homme politique et encyclopédiste des Lumières, écrivain de talent et érotomane distingué. À l'instar de Sade, Mirabeau écrivit la plupart de son œuvre libertine en prison.

Son inspiration ne s'accommodant d'aucune misogynie, il écrit *Le Rideau levé* pendant la même période, contant les tribulations de Laure, une jeune ingénue... qui ne le restera pas longtemps !

Collection L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France créée par J.-M. Lo Duca.

Enfer : « *Partie fermée d'une bibliothèque où l'on tient les livres licencieux, interdits au public.* » (Larousse 1966).

Cette collection offre aux amateurs avertis, aux chercheurs, les titres de littérature érotique répertoriés par Guillaume Apollinaire et Pascal Pia jusqu'en 1972, date à laquelle on n'ajouta plus de nouveaux livres dans l'Enfer de la Bibliothèque Nationale de France à Paris.

*Roman numérique illustré, 180 pages, augmenté de 11 illustrations anonymes, couverture en couleurs.*  
(Enfer de la BnF, cote n<sup>os</sup> 671-672)

Éditeur : Dominique Leroy  
<https://www.dominiqueleroy.fr/>

**Mirabeau**

# HIC ET HEC

OU L'ART DE VARIER LES PLAISIR DE L'AMOUR

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

Histoire "édifiante et véritable" du charmant Hic et Hec qui, tout jeune, connut son premier plaisir en recevant les verges d'un père jésuite. Ils en vinrent vite aux pratiques homosexuelles.

Puis, il fut placé comme précepteur du fils d'une charmante femme, prompte à s'abandonner et à s'animer.

Quand l'époux les découvrit, au lieu de s'emporter, il se joignit à eux: figures de groupe, sodomie, la belle dame découvrant avec ravissement qu' "à défaut de porte cochère, on peut entrer par le guichet".

La jeune et belle servante est bientôt déflorée, initiée à la volupté et admise aux plaisirs du trio. Tous ces amis aiment augmenter leur jouissance par la fustigation..."

**DOMINIQUE LEROY**